

**Informations : [contact@oceannord.org](mailto:contact@oceannord.org) - 02/242 96 89**  
**Réservations : [billetterie@oceannord.org](mailto:billetterie@oceannord.org) - 02/216 75 55**

*La maturité de l'homme, c'est d'avoir retrouvé le sérieux qu'on avait au jeu quand on était enfant.*

**Nietzsche**

si nous ne sortons pas directement  
en tant que survivant·e·s effectif·ve·s  
de la mer Méditerranée / en Europe  
en ce moment

de quelle survie avons-nous l'héritage  
de quelle pensée aurons-nous la mémoire  
de quel enfer inconscient  
devons-nous nous délier

par quelle amitié, quel amour nous re-construire  
et de quel endroit du temps  
chercher notre Corps éthique  
sinon dans le présent

*Bad Boy Nietzsche !*  
c'est d'abord une affirmation  
dans sa version originale  
et un hommage  
à l'auteur de la pièce  
tout simplement

**Sofie Kokaj**

**du mardi au samedi à 20:30  
sauf les mercredis à 19:30  
matinée : jeudi 26/09 à 13:30**

**à partir de 17 ans  
durée : 1h30 environ**

Texte original

**Richard Foreman**

Adaptation et mise en scène

**Sofie Kokaj**

Jeu et musique

**Anaïs Aouat, Romain Pigneul**

avec la participation de

**Joseph Olivennes**

Conseillère scénographique

**Christine Grégoire**

Régie

**Nicolas Sanchez** assisté de **Mathieu Libion**

**Production**

Théâtre Océan Nord

# NOTE D'INTENTION

**Sofie Kokaj**

En décidant l'été dernier de travailler sur ce texte et d'en réaliser moi-même la traduction, j'ai eu le sentiment qu'après des années de création sur des matériaux divers (tableaux, films, musiques, parfois des textes mais toujours remixés, dès le début, à d'autres matériaux), je serais « protégée » de ma propre biographie. Or je m'aperçois que c'est à peu près le contraire qui est en train de s'opérer et que si j'ai été séduite par l'aspect expérimental de la langue de Richard Foreman, je n'ai pas tout de suite compris l'emprise de tout l'aspect inconscient irrigué par la vie du texte.

Même si cet Inconscient appartient en premier lieu à Foreman et qu'il distille dans son texte une grande part de comédie – voire – de parodie les sujets profonds du texte sont quand même les suivants, du moins dans la lecture que j'en fais : les ethnocides, l'immigration, les empêchements (matériels et philosophiques) de l'existence, la langue « mal parlée », la mauvaise compréhension de l'autre, l'isolement, les rapports de force de quelque ordre qu'ils puissent exister, l'amour informulé / informulable, et enfin la « déraison » ce en quoi la figure de Nietzsche est un prétexte d'étude(s).

Dans le travail de mise en scène de Foreman, la musique / le son ont une place très importante tout comme l'espace scénographique, qui constituent à eux deux, l'espace de territoire à la fois abstrait et « fermé sur lui-même » qu'habitent les Acteurs. On ne peut pas dire que ce soit un théâtre très participatif ni même « social » au premier abord. Je dirais que ses pièces, et celle-ci en particulier sont une espèce de miroir déformant de notre Inconscient / singulier. Et que donc, dans l'absolu, en être le spectateur est plutôt exercer une sorte de méditation que faire une partie de golf.

Il y a bien sûr des échappées plaisantes quand les « personnages » arrivent dans des « cul-de-sacs » insolubles, ce qui arrive comme une mécanique dans la pièce. On peut dire que chaque sujet, du plus grave au plus trivial, est visité « jusqu'à un certain point » puis abandonné complètement pour passer à autre chose, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de solution.

Il y a évidemment une espèce d'histoire concentrée de l'Art expérimental qui est plutôt le fait de s'emparer d'une action (elle-même issue d'un concept) assez simple, de la prendre très au sérieux, puis de partir d'un grand éclat de rire parce qu'au fond tout ceci n'est qu'un jeu.

Il y a au départ quatre Figures dans le texte original : deux hommes (dont Bad Boy Nietzsche), une Femme et un Enfant. Mais ces quatre figures peuvent tout à fait n'en former que deux. Ainsi dans la version actuelle, mais qui n'est encore qu'une projection puisque nous travaillerons seulement à partir du mois d'août sur le plateau de répétition d'Océan Nord, j'avance avec en concertation avec les Acteurs dans cette direction.

Le texte devient alors une source matricielle et non plus, comme je l'avais imaginé au départ, une partition. Une troisième figure apparaîtra (voix off/ peut-être présence) comme c'est souvent le cas dans les mises-en-scènes de Foreman et qui est toujours sa propre voix

*Bad Boy Nietzsche !* pourrait aussi bien être le nom d'un groupe musical dont je dirais que ce premier album s'intitulerait *Crazy Wisdom* (Folle Sagesse).

**Sofie Kokaj,  
Bruxelles, le vendredi 24 mai 2019**

# SOFIE KOKAJ

## au cœur du théâtre et tout autour

À l'Insas, où elle enseigne depuis six ans, Sofie Kokaj est très attachée à un séminaire titré « Iconographie du réel ». Trois mots qu'elle n'a pas choisis, mais qui disent beaucoup d'elle : « Avec les étudiants en mise en scène, nous travaillons principalement à partir de films, qui deviennent des substances. Comment défaire la matière jusqu'à son ossature pour la faire renaître autrement, plus proche de nous et de nos goûts singuliers ? » On tient là son manifeste. Elle-même formée en mise en scène à l'Insas, après un parcours en danse contemporaine et classique, Sofie Kokaj n'a « jamais eu l'impression de n'appartenir qu'au théâtre ». Ni à une seule langue : née à Bruxelles en 1972, elle grandit en albanais, la langue de ses deux parents. Diplôme en poche, en 1995, elle décide d'aller voir hors du théâtre ce qui se trame. Elle rencontre des chorégraphes, des musiciens, des plasticiens. « À l'Insas, c'était déjà très riche, mais ces rencontres ont évidemment transformé ce que j'avais appris. » Depuis 2000, de retour au théâtre, elle livre des œuvres inspirées par une faune venue de tous les horizons : Godard, Pasolini, Allen Ginsberg, Patti Smith, John Cage... L'Insas créera d'autres liens durables : avec le Groupov de Jacques Delcuvellerie et le Théâtre Océan Nord d'Isabelle Pousseur – deux de ses professeurs adorés. Rue Vandeweyer, elle retrouve le quartier de ses grands-parents réfugiés, et l'amitié artistique d'Isabelle Pousseur, « un lien précieux, exigeant, dont je mesure la chance ».

Portrait réalisé par Laurent Ancion pour le Journal 82 du Théâtre Océan Nord

### Projets

**2017 - *Ce matin punk* - Théâtre Océan Nord**  
résidence d'après *Comment rendre le monde meilleur*  
(*On ne fait qu'aggraver les choses*) de John Cage

**2017 - *Tell me Mother* - Théâtre des Doms** d'après  
l'histoire de l'immigration de sa mère et *Ellis Island* de  
George Perec

**2015 - *Hasbeen wanna be a Quenn* - Projection  
Room** d'après le dernier acte de *La Mouette* d'Anton  
Tchekhov

**2014 - *Mange ta Glace* - Théâtre Les Tanneurs**  
d'après *Howl* d'Allen Ginsberg et *Just Kids* de Patti  
Smith

**2009 - *Un Film(e) simple* - Théâtre Le Grütli**  
(Genève) d'après *Prénom Carmen* de Jean-Luc Godard  
et *Nostlaghia* d'Andreï Tarkovski

**2008 - *This is not a Love song* - La Balsamine**  
d'après *This is not a Love song* de Public Image Limited

**2007 - *Elle a passé tant d'heures sous les Sunlights*  
- La Raffinerie** d'après *Elle a passé tant d'heures sous  
les Sunlights* de Philippe Garrel et sa relation avec la  
chanteuse Nico

**2005 - *On rendra les grands Idéaux à leurs***



***Exécuteurs* - Théâtre Océan Nord**  
d'après *La Chinoise* de Jean-Luc Godard  
et *Orgie* de Pier Paolo Pasolini

**2003 - *Leur exercice n'est pas considéré  
comme un travail* - Théâtre Océan  
Nord** d'après *La Convivialité* de Ivan  
Illitch et *Eloge de l'Amour* de Jean-Luc  
Godard

**2001 - *No Trace of a Place to Hide* -  
Théâtre Océan Nord** d'après *La Mouette*  
d'Anton Tchekhov

# RICHARD FOREMAN

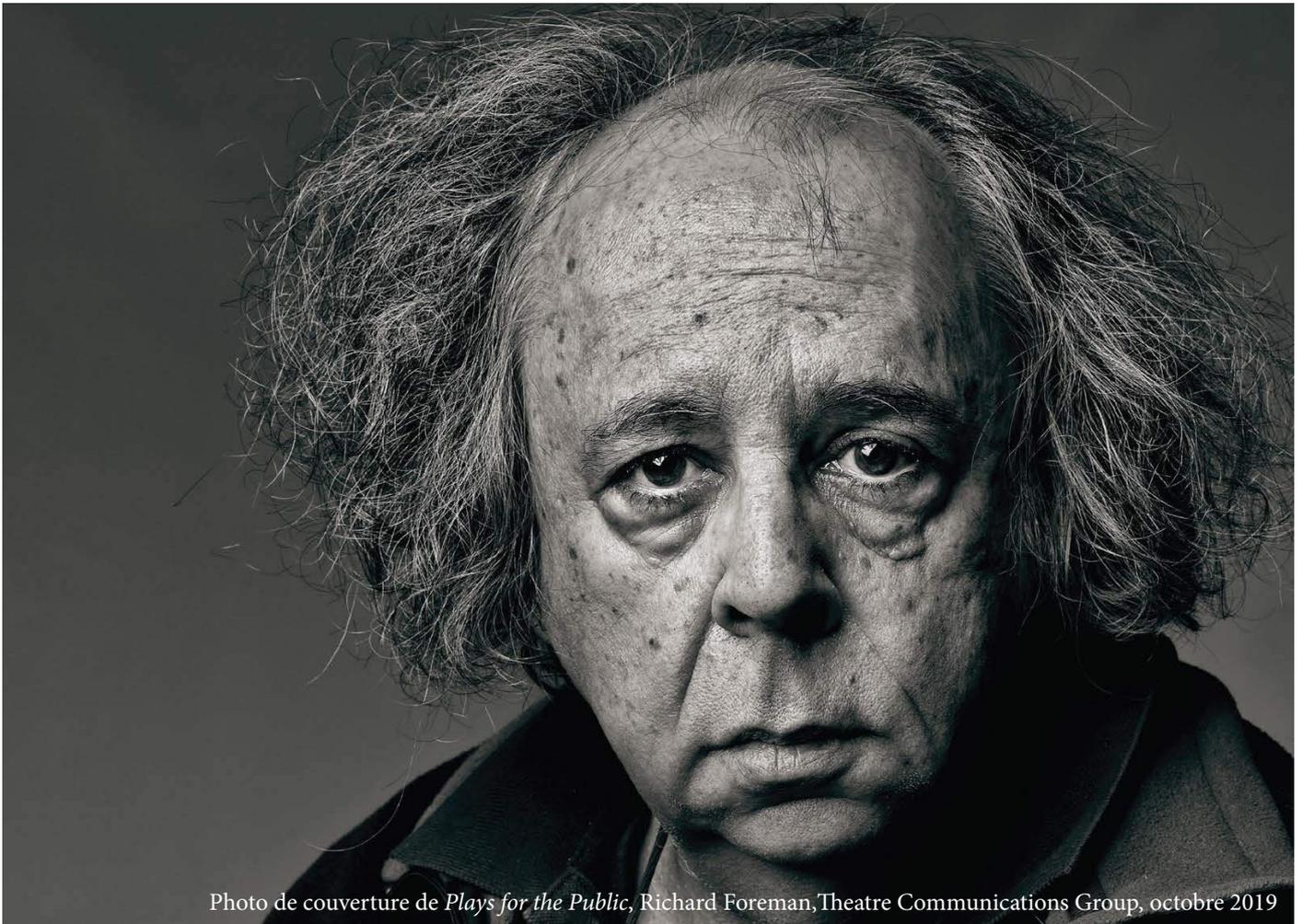


Photo de couverture de *Plays for the Public*, Richard Foreman, Theatre Communications Group, octobre 2019

Homme de théâtre américain, né le 10 juin 1937 à New York City, il se rattache à l'avant-garde des années soixante. Il est l'auteur, l'entrepreneur et le théoricien de ses spectacles, rassemblés sous le titre provocateur de « Théâtre Hystérique-Ontologique ». Fondé en 1968, celui-ci est actuellement établi à St Mark's Church dans l'East Village. Foreman s'intéresse aux mécanismes de la perception et manipule avec exigence, précision, et une prédilection pour le grotesque et le saugrenu, les images chocs, les musiques et les sons. Pour lui, une pièce est un fragment prélevé sur un processus d'écriture continu. On retrouve souvent les mêmes personnages, en particulier Rhoda, le plus souvent incarnée par Kate Manheim, sa femme. La toute première pièce, en 1968, fut *Angelface*.

Anne Bérélowitch, Richard Foreman (abécédaire), Actes Sud-Papiers, Apprendre, mars 1999.

*Nietzsche prêchait de nouvelles perspectives. Bad Boy Nietzsche ! en offre une autre qui puise aux germes de sa propre folie. La pièce se penche sur cette folie du philosophe et introduit son hypothèse : il ne s'agit pas seulement de cet incident du cheval battu que le philosophe courut embrasser dans les rues de Turin, il s'agit d'en chercher le fondement dans les années saines du penseur. Quel délice si nous pouvions tous accéder à la folie qui se cache en nous ! Cette « folie » a attisé le feu de sa philosophie. Il brisait son époque. Nietzsche avait cette faculté productive de tourner les choses par leur envers, comme s'il marchait aux antipodes, de l'autre côté de la terre.*

Richard Foreman,

Notes sur la pièce, extrait traduit par l'équipe du Kunstenfestivaldesarts lors de l'accueil du metteur en scène en 2000.

# RENCONTRE AVEC SOFIE KOKAJ

« **Rendre compte du hasard et du doute que contient la création** »

par **Laurent Ancion**

Ne lui demandez pas de suivre les routes bien balisées. Aux itinéraires cartographiés, Sofie Kokaj préfère le fil de sa pensée : c'est lui qui guide la matière de ses créations, depuis le début des années 2000. Les images d'un film (Godard, Tarkovski), les paroles d'une chanson (*This is not a love song*, de PIL) ou des éclairs poétiques (Ginsberg, Patti Smith) allument la mèche de ses recherches théâtrales, dans un saisissant goût du collage et du sampling, comme un appel insatiable à la liberté de l'imaginaire. « *C'est très différent de travailler sur la partition d'un texte donné ou sur l'esprit qui se dégage d'une œuvre* », explique la metteuse en scène, qui préfère indéniablement la deuxième piste : explorer des matériaux inattendus, les ouvrir comme une mangue et traquer les essences qui s'en dégagent. Tout indique que c'est ce qui nous attend avec *Bad Boy Nietzsche !* : une pièce de Richard Foreman dont le titre semble inventer le rock (ou le rap) philosophique, qui met aux prises Friedrich Nietzsche avec sa propre conscience, une belle femme, un enfant ou un homme dangereux (dans le désordre). Pour Sofie Kokaj, qui a traduit l'œuvre de l'américain, c'est surtout un prétexte, profond et sincère, à une nouvelle exploration audacieuse, qui s'autorise aussi bien à reconnaître un brin de Kurt Cobain dans le personnage de Nietzsche qu'à interroger les « malentendus » qui fondent tout à la fois l'œuvre du philosophe allemand et – peut-être – notre société elle-même.

**Laurent Ancion** - *Avec son oeuvre intense et son air sombre, Friedrich Nietzsche (1844 - 1900) n'est pas exactement le héros dont on attend les aventures ! À lui seul, le titre Bad Boy Nietzsche ! crée un choc intellectuel entre l'image de ce vieux moustachu misanthrope, pas très aimé – et nazifié au cours du XX<sup>e</sup> siècle – et l'image d'un « bad boy » de gangsta rap avec des bagouzes. Pourquoi Richard Foreman a-t-il choisi ce personnage comme héros de pièce et pourquoi ce titre proche de l'oxymore ?*

**Sofie Kokaj** - *Ce que je sens intuitivement, c'est que Richard Foreman s'est tout d'abord identifié au philosophe. On pourrait dire – pour jouer – que Nietzsche, c'est lui. Richard Foreman se reconnaît parce qu'il mène lui aussi un travail de déconstruction totale. Comme la pensée de Nietzsche voulait nous extirper de la morale qui nous conditionne, Foreman travaille depuis cinquante ans à sortir le théâtre et l'art de ce qui est établi. Et, comme Nietzsche, on peut dire qu'il n'a pas économisé ses forces. Depuis 1968 et la fondation de son Ontological-Hysteric Theatre à New York, il a créé une pièce par an – ce qui en fait donc près de 50 ! Tous ses spectacles, dont il assure souvent la mise en scène, l'écriture, la scénographie, nourrissent un travail expérimental, qu'on peut qualifier d'avant-garde. Je pense qu'il a reconnu en Nietzsche des principes de désobéissance, de décalage et de déconstruction.*



*Leur exercice n'est pas considéré comme un travail - Sofie Kokaj, Théâtre Océan Nord, 2003 © M.B.*



*On Rendra les Grands Idéaux à leurs Exécuteurs - Sofie Kokaj, Théâtre Océan Nord, 2005 © M.B.*

**L.A.** - *On précisera au passage que fournir un résumé de la pièce est à peu près impossible. La déconstruction, chez Foreman, concerne également le « sens unique » qu'on souhaiterait donner à un texte. Il dit que la vraie signification de ses oeuvres, c'est « la lutte pour échapper à ce sujet ostensible ! ». C'est assez nihiliste et punk...*

**S.K.** - Il est parfaitement sincère ! Bien sûr, des sens se dégagent clairement de sa pièce. Mais d'une certaine façon, il a raison : est-il utile de réduire une oeuvre à quelques mots ? Ce postulat dérange profondément les habitudes et nous rend même la tâche difficile, puisque nous nous retrouvons dans l'impossibilité de résumer son oeuvre. Il est important de croire qu'au théâtre, tout ne se définit pas avec des mots, mais également avec le corps, la peau, la présence... Il n'empêche qu'il laisse des indices. « Bad Boy » renvoie évidemment au « vilain garçon » : ce qu'a déposé Nietzsche n'est pas fini. Il y a eu de mauvaises interprétations de son oeuvre et il doit en répondre. C'est ce Nietzsche-là que Foreman convoque : celui qui est confronté à des malentendus et qui doit clarifier – ou s'obstiner dans – son attitude. Et il s'obstine ! Foreman lui donne le pouvoir de la provocation. Il choque les autres personnages, qui le lui rendent bien. Parmi les thèmes, il y a clairement le sado-masochisme. Foreman lui dit aussi : « Vilain garçon. Tu n'as pas mesuré les conséquences de tes actes. » Il le gronde. C'est presque un regard affectueux !

**L.A.** - *Tu as vu le spectacle lors de sa présentation au Kunstenfestivaldesarts en 2000, dans la mise en scène de Foreman. Peux-tu nous raconter ?*

**S.K.** - C'était le chaos intégral ! Je me souviens d'une grande proximité avec les acteurs. Il y avait 30 décors en un seul, je n'avais jamais vu un truc pareil ! C'était de l'hystérie à proprement parler, comme dans le nom de son théâtre Ontological-Hysteric Theater. Et cette hystérie se manifestait dans tout : la parole est amplifiée, c'est joué hyper près, tu as l'impression d'avoir accès à l'inconscient de quelqu'un qui est d'une immense culture et qui n'a pas de tabou. J'ai trouvé cela très beau, très paranoïaque, chamanique, avec un humour très spécial. Je me souviens d'une voix off qui se mêlait à celle des acteurs. C'était Richard Foreman qui superposait sa propre voix, en commentaire de sa pièce, comme dans un match. Ce trafic de signes m'a totalement secouée.

**L.A.** - *Face à une oeuvre aussi « complète », qui porte fortement la signature de l'auteur, d'où t'est venue l'idée de la prendre comme matrice de ta recherche ?*

**S.K.** - Cela a mis beaucoup de temps. Je ne me suis absolument pas dit : « Je vais la monter » en

sortant ! C'est beaucoup plus tard, après d'autres expériences, que l'idée s'est imposée. En lisant le texte, des années après, ça m'a paru évident. C'est la première fois, ou presque, que je m'intéresse à un texte de théâtre. Mes précédents spectacles portaient quasiment tous d'un matériau non-théâtral. Un signe qui m'a encouragée, c'est une note de Foreman : il dit que les très nombreuses didascalies ont beaucoup d'importance, mais que celui qui les met en scène peut en faire ce qu'il veut. Il témoigne de son ouverture. Je l'ai pris au mot.

**L.A.** - *Foreman est pour nous un continent méconnu. Pourtant, à fréquenter son oeuvre taillée dans une sorte de violence nue, on pense à quelqu'un d'autre que tu apprécies je crois : Sarah Kane. Comme Foreman, son oeuvre a choqué avant de dévoiler sa puissance, aujourd'hui reconnue dans sa dimension de générosité, de sensibilité, d'amour peut-être. Ces deux-là, l'un sur le continent américain, l'autre en Angleterre, n'ont-ils pas des choses à se dire ?*

**S.K.** - C'est drôle que tu parles de Sarah Kane, parce que j'ai voulu à un moment monter ses cinq pièces... C'est un projet qui n'a pas abouti mais qui reste dans mes archives. Sarah Kane fait partie de mes figures tutélaires, c'est une rencontre – un peu comme en amour, elle m'apporte de la joie, du calme (mais pas seulement !)... Ce sont des rencontres qui touchent de très près. L'expérience, tu l'as dès la lecture. Elle change quelque chose dans ton corps. A priori, Foreman le baroque et Kane la minimaliste n'ont pas grand-chose en commun, mais ils se rejoignent, c'est vrai. L'humour, par exemple, n'est pas ce que tu observes en premier lieu chez Sarah Kane, mais il est un des fondements de son travail, comme Foreman. Ils se ressemblent, parce que ce sont des punks tous les deux. À ce duo, je souhaiterais ajouter une autre minimaliste que j'apprécie énormément : la réalisatrice Chantal Akerman. Tous les trois ont travaillé à casser les codes. Et je trouve enfin que dans la façon dont « ça se parle », Foreman et Kane sont proches. Les mots sont ceux d'une mélancolie avérée. Les personnages se parlent mal, c'est très dur, très acide. Physiquement, notre spectacle sera certainement à l'opposé de ce qu'a proposé Foreman. Ce sera beaucoup plus minimaliste, parce que c'est plus proche de mon esthétique. Et puis je ne suis pas Américaine, et on n'est pas à New York ! Qu'est-ce que Foreman et Kane ont à se dire ? Il y a la cruauté des mots, la cruauté des actes – j'ai parlé de sado-masochisme mais c'est trop réducteur. Il y a surtout, chez les deux, une violence qui est en fait constituée d'un amour inextinguible. Cela vaut la peine de les faire dialoguer.



*Tell me mother - Sofie Kokaj, Théâtre des Doms, 2017 © S. Gutwirth*



**L.A.** - *On sent – et on connaît de toi – une grande ouverture dans l'approche des matériaux que tu destines au théâtre. Quelle est ta méthode de création ?*

**S.K.** - J'aime bien la phrase d'Heiner Müller qui dit : « *Aucun texte n'est à l'abri du théâtre .* » Une chanson de PIL peut devenir du théâtre, ou le journal de ta grand-mère, ou une lettre que je t'écris... Une fois la « substance » choisie, j'ai l'impression que le mouvement général consiste à secouer la matière et à voir ce qui tombe ! Tous les chemins conviennent pour y arriver, y compris le hasard. J'utilise notamment les Stratégies obliques de Brian Eno : une centaine de cartes qui proposent chacune une indication, comme « *Mets-le la tête en bas* » ou « *Diminue, continue* ». Ce sont des clés pour démarrer le travail. Dès la phase de lecture et d'étude, où je malaxe, triture, coupe les éléments – une phase solitaire –, je suis en contact avec les intervenants du projet. *Pour Bad Boy Nietzsche !*, j'écris très régulièrement à Anaïs Aouat et Romain Pigneul (les deux acteurs) et à Christine Grégoire (la scénographe). Ils reçoivent une mise à jour de mes réflexions, ça les prépare. J'envoie des images, des musiques, des textes... Ils réagissent comme ils le souhaitent. Ce long cheminement permet de préparer une « super disponibilité » (ça peut paraître banal, mais c'est ce que je cherche) lorsqu'on démarre le laboratoire. Tous les dés peuvent être relancés librement. Avons-nous trouvé un territoire commun ? Nous sentons-nous assez libres de déplier nos inconscients particuliers ? Le travail de construction démarre alors. Je vois les acteurs comme des artistes : ils sont créateurs et participent pleinement à ce qui surviendra au plateau. Et jusqu'à la dernière représentation, des choses peuvent changer assez fondamentalement dans le spectacle. Je ne veux rien asséner aux spectateurs, je souhaite au contraire rendre compte du hasard et du doute que contient la création.

**L.A.** - *Nietzsche écrivait : « La maturité, c'est d'avoir retrouvé le sérieux qu'on avait au jeu quand on était enfant. » N'est-ce pas une idée qui correspond assez bien à ton travail ?*

**S.K.** - C'est en tout cas ce qui me touche chez Godard par exemple : plus il vieillit, plus il y a du jeu avec la matière, les références, les idées, les collages. Il y a quelque chose de l'enfance. On va travailler sur ce sérieux du jeu. Je m'y retrouve. J'adore le côté minimal qui permet de dévoiler tout le potentiel de nos appétits, de nos singularités, de notre folie. Et c'est ce que Foreman dit, inspiré par le destin de Nietzsche : « *Quel délice si nous pouvions accéder à la folie qui se cache en nous !* »